

Arantzazu, passé et présent

Ibon Martín - El ladrón de rostros

Les membres de l'unité chargée des homicides de la police basque mènent une enquête à Oñati non loin de San Sebastián. Ils sont logés au monastère d'Arantzazu. Julia et fray Inaxio, le prier, conversent sur le monastère et ses origines.

Julia lève les yeux vers le clocher, une tour carrée décorée d'innombrables formes pyramidales qui lui confèrent une apparence rugueuse. Les dernières lumières du jour se sont éteintes et le monde est devenu froid, couleur de la lune.

—Quarante mètres de verticalité —annonce le prier en suivant son regard—. Ses pointes de diamant représentent les épines de l'arbre où le berger a trouvé la Vierge. Connais-tu la légende ?

—Non—reconnait Julia.

—Il faut revenir à l'année 1469... Un berger entendit une clochette qui sonnait sans arrêt et il suivit la direction du son en pensant qu'il pouvait s'agir d'un animal égaré. Imagine quelle fut sa surprise quand il arriva à l'endroit d'où provenait le bruit et qu'il trouva une statue de la Vierge cachée dans un buisson épineux. Et voici, cinq siècles plus tard, le sanctuaire qui fut construit autour de cette découverte ; il s'est agrandi jusqu'à devenir ce que tu vois aujourd'hui.

La cloche sonne moins le quart par deux fois pour donner plus de force au message.

—Cet endroit est particulier —commente Julia. Elle est sincère. Elle le ressent ainsi.

—Arantzazu? —demande fray Inaxio—. C'est un endroit très spécial. Tous les lieux sacrés le sont à leur façon, mais, si on laisse de côté les croyances et les traditions, c'est un lieu du monde qui continue à être différent. Le ravin où a été construit le sanctuaire n'est fait que de roche pure. Et le bâtiment également. La communion avec le paysage est extrême.

Le moine a raison : tout à Arantzazu, depuis les montagnes qui l'entourent jusqu'au bâtiment lui même, tout est dur, pointu, comme l'épineux où on a trouvé la vierge.

—C'est un projet singulier comme il y en a peu. On a voulu atteindre Dieu et pour y parvenir on a choisi les meilleurs artistes basques : Sáenz de Oiza, Chillida, Basterretxea... Presque tous ont dû vaincre des difficultés pour que leur travail aboutisse, parce que l'évêché ne sut pas comprendre le courage de leur projet. Mais le véritable bijou et le plus incompris se trouve sur la façade —poursuit le religieux. Il ouvre les mains comme si elles voulaient embrasser la frise qui s'étend d'une extrémité à l'autre de la façade—. Les apôtres d'Oteiza.

Julia regarde les sculptures. L'une à côté de l'autre, toutes de même taille, mais toutes différentes à la fois, formant une longue file d'apôtres que la lune décroissante ose à peine éclairer. Les ombres que projette l'astre, cependant, leur confèrent une forme de vie dans laquelle aucune place n'est laissée à la couleur.

—Et pourquoi y en a-t-il quatorze? —demande-t-elle après avoir compté les personnages.

—Parce que nous parlons de Jorge Oteiza —répond le moine en guise de résumé—. Un génie comme lui n'allait pas s'astreindre à respecter les règles. S'il y en avait douze, lui décidait d'en mettre quatorze, et si on lui demandait pourquoi il ne cherchait pas vraiment à l'expliquer. Une fois il a dit qu'il s'agissait d'un hommage à ses origines marines. Il est né à Orio et là-bas l'aviron est une religion. Sur un aviron, il y a quatorze personnes : treize rameurs et le capitaine, Jésus comme commandant et les autres disposés à lui obéir. Mais ce n'est qu'une des explications possibles.

Julia observe déconcertée les formes irrégulières des sculptures. Elle parvient tout juste à identifier clairement les visages des apôtres tournés vers le haut, vers ce Christ mort aux pieds de sa mère qui surplombe la façade.

—Malgré tout, je me sens troublée —avoue-t-elle.

Fray Inaxio claque des doigts.

—Exact! Tu t'exprimes bien avec les mots. Troublée... C'est ce que l'Église a ressenti en voyant son œuvre et, pendant des années, ces statues de pierre sont restées dans un fossé, à la merci de la neige, de la pluie et du soleil. Abandonnées sans pitié.

Julia fait semblant d'écouter tandis qu'elle pense à comment prendre congé. Fray Inaxio est d'agréable compagnie, mais elle avait l'intention d'apporter un peu de paix à son esprit, de respirer l'air pur, de faire le vide dans son cerveau, et c'est l'inverse qui se produit. Si quelque chose l'a éloignée de la religion catholique, ce furent justement ces images douloureuses qui peuplent les églises. Très souvent ses parents l'ont traînée à

la messe, très souvent le dimanche matin elle a vu des saints martyrisés sur le retable où elle posait les yeux pour essayer de se protéger des messages apocalyptiques du prêtre. Et ces apôtres aux formes tourmentées la renvoient à une réalité qu'elle a fui quand elle a eu l'âge et le courage de choisir.

—Les vrais artistes prennent toujours des risques et ils sont en avance sur leur époque. C'est ce qui est arrivé à Oteiza. Comment exprimer la foi? Le dévouement absolu? —poursuit fray Inaxio, si admiratif qu'on dirait qu'il les observe pour la première fois—. Il a sculpté une solide pierre calcaire de Markina et il en a fait quelque chose de léger. Il a effacé les visages des apôtres et il a vidé les corps pour les offrir à Dieu. Le sculpteur lui même les a décrit comme des animaux sacrés aux ventres ouverts de part en part.